

Les caractères antipathiques des rues camerounaises dans les romans « *Le Cri muet* » de Guillaume Nana et « *Petit Jo, enfant des rues* » d'Evelyne Mpoudi Ngollé

[The unsympathetic characters of the Cameroonian streets in novels « *Le Cri muet* » of Guillaume Nana and « *Petit Jo, enfant des rues* » of Evelyne Mpoudi Ngollé]

Pascal Graobé

Doctorant à l'Université de Ngaoundéré, Cameroon

Copyright © 2021 ISSR Journals. This is an open access article distributed under the **Creative Commons Attribution License**, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original work is properly cited.

ABSTRACT: Literary imagination is based on space which served as support. Since then, literary space is an indissociable element of other literary elements. The space, according to the fact that it's private or public, reveals itself as the focal point of social interactions. Considering public space in novels, the street appears like a place where several characters of different rank and social class meet themselves. This article proposes the analysis of Cameroonian social streets representation in two novels, namely « *Le Cri muet* » of Guillaume Nana and « *Petit Jo, enfant des rues* » of Evelyne Mpoudi Ngollé. It broaches the social image problem of streets in relation to vulnerable persons, particularly street children. The fundamental question to which our analysis tries to respond is: what are the unsympathetic characters of street in contemporary Cameroonian's novels? It is to demonstrate how the novel writers cited above reproduce, and contradict the social representation of streets in their respective novels. To resolve this problem statement, we convene the socio-poetic approach of Alain Montandon who analyses the manner in which representations and social imaginaries informs the text in its writing. It results from this social apprehension of streets representations in Cameroonian novel that the latter are places where socio-pathies occur. So, they participate to the exclusion of streets children.

KEYWORDS: Characters, Unsympathetic, Streets, Adolescents, Novel.

RESUME: L'imaginaire littéraire repose sur l'espace qui en est le support. Dès lors, l'espace littéraire est un élément indissociable des autres éléments littéraires. Il se révèle en un carrefour d'interactions sociales des personnages selon qu'il est privé ou public. En considérant l'espace public romanesque, la rue apparaît comme un lieu de rencontre de plusieurs personnages de rang et de classe sociaux différents. Cet article se propose d'analyser la représentation sociale des rues camerounaises dans deux romans, notamment *Le Cri muet* de Guillaume Nana et *Petit Jo, enfant des rues* d'Evelyne Mpoudi Ngollé. Il aborde la problématique de l'image sociale des rues en rapport avec les enfants de la rue. La question fondamentale à laquelle notre analyse tente de répondre est la suivante: quels sont les caractères antipathiques qui se dégagent de la représentation sociale des rues dans le roman contemporain camerounais ? Il s'agit de démontrer comment les romanciers ci-dessus cités, reprennent, manipulent et contredisent la représentation sociale des rues dans leurs romans respectifs. Pour traiter cette problématique, nous convoquons l'approche sociopoétique d'Alain Montandon qui entend analyser la manière dont les représentations et l'imaginaire social informent le texte dans son écriture même. Il résulte de cette lecture de la représentation sociale des rues dans le roman camerounais que ces dernières sont des lieux où se développent des sociopathies qui participent de l'exclusion des enfants de la rue.

MOTS-CLEFS: Caractères, Antipathiques, Rues, Adolescents, Roman.

1 INTRODUCTION

Les représentations sociales des rues sont nombreuses dans les romans contemporains camerounais, notamment *Le Cri muet* de Guillaume Nana et *Petit Jo, enfant des rues* d'Evelyne Mpoudi Ngollé. Les rues apparaissent dans lesdits romans comme des micro-espaces urbains où se rencontrent plusieurs personnages de différents rangs et classes sociaux. Elles deviennent ainsi une construction à la fois territoriale et sociale, et constituent ipso facto une marge spatiale et sociale dérivée des interactions sociales. Cependant, il est important de questionner les images sociales qui se dégagent des rues camerounaises en rapport avec les enfants de la rue. Notre réflexion est menée en deux parties. D'une part, elle tente de définir et de construire les rues, et d'autre part, elle analyse les différents caractères antipathiques des rues qui handicapent le développement social et concourent à éconduire les enfants de la rue de ces espaces de vie urbains.

2 LA RUE: ESPACE PUBLIC ET MARGE SPATIALE

La rue est un élément primordial de la territorialité urbaine. Elle y est inscrite par des caractéristiques et marques qui lui sont propres et qui la distinguent des autres espaces urbains.

2.1 DÉFINITION DE LA RUE

Marie Morelle [2] définit la rue comme un « *élément urbain primordial, espace de circulation et espace de sociabilité.* » (p.23). Pour elle, la rue en tant qu'espace, n'existe que par la ville; elle est un espace neutre réservé à la circulation des personnes qui entrent en relation soit pacifique, soit conflictuelle.

Mais Antoine Fleury [3], quant à lui, pense que la rue est un ensemble de lieux localisables dans une ville. Il écrit:

La rue est avant tout un ensemble de lieux distincts, définis par leur position. Ces lieux ont des fonctions et statuts divers: logements, lieux de travail ou encore fonds de commerce. Ils sont de statut privé, public ou semi-public. [...] Cependant, ces lieux existent dans la mesure où ils sont mis en relation par la voie publique, qui permet aux usagers – tous modes de déplacement confondus la plupart du temps – de circuler librement d'un point à un autre. La rue constitue donc un système de lieux proches les uns des autres, mis en relation par des pratiques. (p. 34).

La définition qu'Antoine Fleury donne de la rue révèle que c'est un espace hétérogène par la nature de ses composantes. Elle s'étend aux espaces réservés à la circulation, au commerce et bâtiments abritant des services. La rue devient un espace de chevauchement entre espace privé et espace public car elle est investie au quotidien par un ensemble d'activités sociales et pratiques multiformes.

Les définitions avancées par les auteurs suscités présentent la rue comme un espace non délimité qui participe de la construction d'une territorialité urbaine. C'est un espace neutre par sa nature et sa fonction. Elle n'existe que par la présence des individus ou groupes sociaux qui y interagissent.

2.2 LES CONSTITUANTS DE LA RUE

La rue, considérée comme un espace où les hommes de toutes les catégories sociales se meuvent, est en réalité un assemblage de micro-espaces urbains ouverts. Elle n'est nullement un espace géographiquement délimité ou délimitable. Son marquage est plus idéal que matériel. En d'autres termes, il n'existe pas de frontières matérielles entre la rue et le reste de l'espace urbain.

Dans le corpus, la rue des enfants est constituée d'espaces qui constituent leurs lieux de fréquentation. Elle se construit par le biais de leur mobilité à longueur de journée. Marie Morelle [2] soutenait déjà que: « *Assurément, la territorialité des enfants [de la rue] doit s'analyser dans le mouvement plus que dans l'immobilité en un espace donné.* » (p. 253).

L'un des espaces constitutifs de la rue des enfants est l'espace commercial. Les enfants de la rue passent une bonne partie de leur journée dans les marchés où ils mènent plusieurs activités de survie. Dans *Petit Jo, enfant des rues* d'Evelyne Mpoudi Ngollé [4] le narrateur rapporte qu'« *Au marché du Mfoundi, les « porteurs » étaient nombreux et donc la concurrence acharnée: toute dame qui passait par la route du marché au volant d'une voiture était une cliente potentielle.* » (p. 7). Petit Jo ainsi que les autres enfants passent régulièrement leur journée au marché du Mfoundi où ils exercent le métier de porteur de marchandises ou vivres des femmes s'y ravitaillant. De même, les enfants de la rue restent devant les halls des supermarchés. C'est le cas de Petit Jo dans le roman éponyme [4]. Le narrateur rapporte que « *Cet après midi-là, Petit Jo avait choisi de*

travailler devant le supermarché Bonnes Courses. Il gardait les voitures, en nettoyait d'autres pendant que les propriétaires faisaient les emplettes à l'intérieur du magasin. » (p. 97). Les espaces marchands deviennent ainsi des lieux que les enfants de la rue territorialisent comme siens car ils y trouvent les moyens de subsistance.

Ensuite, les enfants de la rue fréquentent les espaces de loisirs tels que les cinémas. C'est le cas de Man et Aloga qui font du marchandage devant le cinéma *Portiques*. Le narrateur raconte [4]: « Il retrouvait Aloga devant le cinéma *Portiques*, et tous les deux négociaient un prix. » (p. 75). Le cinéma, lieu de forte fréquentation pour la distraction, est également un lieu de trafic d'objets que les enfants de la rue volent ou arrachent aux passants.

Enfin, la rue des enfants est constituée des espaces de transport de masse. Les enfants de la rue s'y rendent pour des besoins divers. Dans *Le Cri muet* de Guillaume Nana [5], Patouki et ses amis se rendent à la gare ferroviaire de Gadere pour voyager:

À Gadere, nous vîmes une gare ferroviaire pour la première fois. La foule qui s'agitait sur le quai était bruyante et manifestait cette exubérance qui semble toujours précéder le départ d'un train. Les passagers, munis de tickets, prenaient d'assaut les wagons. Sans argent pour payer nos tickets, Toloum, Bouba et moi, nous nous mîmes en retrait des grands mouvements de la foule. » (p. 52).

Patouki ainsi que ses amis se rendent à la gare ferroviaire afin de voyager subrepticement par train pour se rendre à Ngotown. Leur entreprise est mue par le désir de fuir la misère de leurs villages respectifs pour trouver un mieux-être ailleurs. La gare ferroviaire se décline en un adjuvant qui aide les enfants de la rue à quêter une vie meilleure dans un espace lointain.

En somme, la rue n'est pas un espace matériellement délimité. Elle est un espace public ouvert à toutes les catégories sociales. S'agissant particulièrement de la rue des enfants, elle est un ensemble de micro-espaces épars, localisables dans l'espace urbain à travers la mobilité des enfants. Elle est un milieu de vie qu'ils investissent et comprennent au cours de leur mouvement dans les villes. Cependant, ces micro-espaces constituent des marges spatiales urbaines où s'observent des comportements antisociaux qui font des enfants de la rue des marges sociales.

3 LES SOCIOPATHIES VÉCUES PAR LES ENFANTS DE LA RUE

Prise comme un espace public ouvert à toutes les catégories sociales, la rue est un espace où s'observent d'interactions entre les individus et groupes sociaux. C'est pour cette raison que Marie Morelle [2] affirme: « Espace de la rencontre et de l'interaction, l'espace public est également celui des frottements et de tensions. » (p. 25). En d'autres termes, la rue est un espace où s'observent des comportements négatifs de la société qui, au risque d'anéantir, déshumanisent l'Homme.

Les représentations sociales des rues dans les deux romans camerounais révèlent que ce sont des espaces de vie où les enfants de la rue subissent plusieurs comportements spécifiques sous-tendus par des pathologies sociales qu'Axel Honneth [6] « entend [comme] des relations ou des évolutions sociales qui portent atteinte, pour nous tous, aux conditions de réalisation de soi. » (p. 179). Ainsi, les victimes de ces comportements antisociaux sont reléguées au second rang et constituent dès lors une société entièrement à part ou une marge sociale.

3.1 L'INDIFFÉRENCE ET LE MÉPRIS

Les rues sont des milieux de vie où les enfants de la rue sont victimes de l'indifférence des autres catégories sociales. Dans *Le Cri muet* [5], le narrateur relève l'indifférence d'un passant à l'égard de Toloum qui mendie pour sa survie. Il raconte que

Quand passait un homme, Toloum s'avavançait en tendant la main:

– Pardon, Monsieur !

– Va travailler, fainéant ! répliquait l'homme. Tu n'as pas honte ?

Et Toloum d'attendre, la main tendue. Parfois, l'homme continuait son chemin, sans lui accorder la moindre attention. Parfois aussi, il regardait Toloum de la tête aux pieds et secouait la tête. (p. 59).

Dans cet extrait, Toloum est dédaigné par un passant dans la rue. L'indifférence de cet homme est nourrie d'une pensée populaire selon laquelle les enfants de la rue qui mendient sont des paresseux, des personnes qui ne veulent pas courber l'échine pour travailler et qui ne se livrent qu'à la vie facile. Et le passant la traduit dans sa réplique interrogative: « Tu n'as pas honte ? » qui n'est pas en réalité une demande mais plutôt une interpellation et une sommation de la conscience de l'adolescent. Pour le passant, la mendicité est une activité abjecte à laquelle personne ne devrait s'adonner, et elle n'est pas non plus à encourager. En outre, cette indifférence est accompagnée par une insulte « fainéant », lexique péjoratif qui n'a pour

fonction que d'intimider et de renvoyer le garçon. Enfin, le regard de l'homme est hautain car il toise le garçon. La verticalité descendante du regard (de la tête aux pieds) consiste à marquer la différence qui existe entre les deux catégories ou classes sociales: le riche ≠ le démuné; le fort ≠ le faible. Et elle traduit aussi le rabaissement de l'enfant par rapport à l'homme qui est en face de lui. Ce regard dédaigneux s'accompagne d'un mouvement de la tête – « secouait la tête » – qui n'exprime que le refus d'assistance à une personne socialement vulnérable.

Le mépris est omniprésent et meuble le quotidien des enfants de la rue dans le roman de Guillaume Nana [5]. Patouki le souligne en ces termes: « *Et pourtant, partout c'est la même indifférence. Le dédain est notre lot quotidien et on dirait même que les autres ne supportent pas que nous soyons des humains comme eux, libres et indépendants.* » (p.107).

Dans ce passage narratif, Patouki souligne que tous ses compagnons de la rue sont victimes du comportement méprisant des passants. Pour lui, cette indifférence relève de la mauvaise foi et du refus de la société à améliorer la condition de vie misérable des enfants de la rue. Par conséquent, ces derniers se retrouvent dans une société entièrement à part, délaissée à eux-mêmes et contraints de conjuguer leurs propres efforts, sans moyens adéquats au demeurant, pour subvenir à leurs besoins vitaux. Cette inconsidération consolide leur dépendance et limite leur liberté au sein d'un espace social commun. Une distance sépare inéluctablement les deux groupes sociaux. Les enfants de la rue ne peuvent franchir la frontière quasi-étanche qui les sépare.

De même, cette indifférence s'accompagne des suspicions et de fausses accusations. La société a tendance à considérer les adolescents de la rue comme des êtres potentiellement dangereux qui dérobent marchandises et objets de valeur des passants [5]:

Et souvent, des mbéré kakis nous jetaient de longs regards soupçonneux. Nous n'étions pourtant pas terreurs. Il suffisait de voir tout le mal qu'on se donnait pour ne pas en avoir l'air: notre allure, nos gueules... Les gens qui nous croisaient dans la rue nous dévisageaient, puis détournaient la tête. Nous avions un tempérament peut-être très libre, des habitudes de petits sauvages, sans doute. Mais, qui pouvait nous reprocher d'être venus là pour chercher à nous faire une nouvelle vie ? (p. 56-57).

Patouki remarque que le mépris à leur égard dans la rue s'accompagne de regards insidieux qui se posent sur eux. Ils les amènent à une modification synchrone de leurs habitudes comportementales afin de dévier l'attention de la foule. Les policiers chargés de la sécurité publique et les autres personnes ne les perdent pas de vue, car ils sont nourris des préjugés qui les considèrent comme des personnes dangereuses dont il faut se méfier. Ce sont ces idées préconçues qui justifient les regards inquisiteurs des forces de sécurité qui les dévisagent sans cesse. L'adoption des nouvelles attitudes comportementales par les enfants de la rue est un moyen d'échapper à une imminente rafle et de déconstruire cette image déformée que les policiers et les autres ont de leur personnalité. Or, ils ne sont présents dans la rue que pour trouver des voies et moyens d'échapper aux affres de la vie quotidienne afin de construire une vie modeste et digne d'un être humain.

L'indifférence influe cependant sur l'équilibre psychologique de la victime. Cette dernière se retrouve dans un état de démoralisation qui la plonge dans l'impasse. C'est le cas de Patouki qui présente son trouble psychologique en ces termes [5]: « *Personne qui s'intéresse à vous. Et certains matins, je me réveillais démoralisé. Je ne comprenais pas pourquoi j'étais si misérable, si seul.* » (p. 31).

Les suspicions de la police et d'autres passants conduisent inévitablement à de fausses accusations portées contre les enfants de la rue. C'est par exemple le cas de Petit Jo dans le roman éponyme [4]. Le narrateur rapporte que

Lorsqu'il vit la dame gisant sur le sol, le visage ensanglanté, il la crut morte et voulut la soulever. Un attroupement s'était aussitôt formé autour d'eux. Des mains le happèrent, des coups de poings s'abattirent sur lui sans que Petit Jo y comprît quoi que ce fût.

– Au voleur, au voleur ! Il était avec eux, je l'ai vu ! entendit-il.

– Tuons-le, tuons-le ! vociféra quelqu'un.

Heureusement, des agents de la police arrivèrent et Petit Jo se retrouva rapidement enfermé dans une cellule crasseuse au commissariat central. » (p. 98).

En effet, la propriétaire de la voiture que Petit Jo nettoyait a été agressée par la bande de Man. Ayant assommé la dame, les agresseurs se sont enfuis avec sa voiture afin d'organiser un braquage chez monsieur Komé. Petit Jo, en allant à la rescousse de la victime, est prestement pris par la foule comme l'un des voleurs. L'acte posé par la foule n'est que l'expression de l'image qu'elle a des enfants de la rue. N'eût été l'intervention des policiers, l'enfant serait victime de la vindicte populaire.

En somme, la déconsidération des enfants de la rue est manifeste dans la rue, lieu où se rencontrent toutes les catégories sociales. Cette déconsidération s'exprime par le mépris. Les enfants de la rue apparaissent sous les regards d'autres groupes sociaux comme des objets sans valeur. Ces regards leur ôtent tout caractère humain et les prennent pour des occasions de voyeurisme. L'indifférence ainsi que les suspicions et les fausses accusations créent par conséquent un écart entre les enfants de la rue et les autres personnages vivant dans le même espace.

3.2 LA STIGMATISATION

Philippe Vienne [7] entend la stigmatisation « *comme un processus social conduisant à la dépréciation d'un individu, donc à une perte relative de dignité de ce dernier suite à la révélation d'un signe qui détruit une identité sociale respectable.* » (p.189). Selon Philippe Vienne, la stigmatisation est un comportement antisocial qui vise à éconduire un individu d'un groupe social par la mention de ses stigmates que le sociologue Erving Goffman [8] définit comme « *la situation de l'individu que quelque chose disqualifie et empêche d'être pleinement accepté par la société.* » (p.7). Ces signes négatifs socialisés fonctionnent comme une mesure d'exclusion volontaire. Et Philippe Vienne [7] avait déjà souligné que les stigmates apparaissent comme une sorte d' « exclusion sociale » intemporelle et décontextualisée, comme attribut figé d'une catégorie d'individus... (p. 189). La stigmatisation devient, par ces différentes définitions complémentaires, un processus qui relie une personne à ses caractéristiques indésirables. À ce titre, elle prend la forme d'une discrimination qui, quant à elle interfère avec la négation, le rejet et l'exclusion. Dans la rue, la stigmatisation prend plusieurs formes dans son expressivité.

Dans le corpus, la stigmatisation s'exprime par des appellatifs dépréciatifs qui connotent les stigmates du personnage. Dans *Le Cri muet* [5], Patouki est désigné par un nom qui connote son appartenance géographique :

Nomtema, il faut que tu le saches. À Ngotown, je suis connu sous un drôle de nom: on m'appelle Wadjo, parfois Wadjax !

– Rentre chez toi, Wadjo !, me dit-on souvent.

On fait ainsi allusion à ma région d'origine, et ça ne me plaît pas beaucoup. (pp. 68-69).

Dans l'extrait ci-dessus, la stigmatisation de Patouki prend forme dans l'appellation « Wadjo » qui est une construction lexicale argotique et populaire des natifs du grand sud Cameroun pour désigner péjorativement les originaires de la partie septentrionale du Cameroun. C'est surtout son dérivé « Wadjax » qui fait le comble de la stigmatisation. La syllabe finale, dans sa prononciation en est la preuve. Pour revenir à la stigmatisation proprement dite, il faut retenir que l'appellatif dépréciatif « Wadjo » ou « Wadjax » marque le rejet du personnage étranger qu'est Patouki dans l'espace géographique du sud Cameroun. Il marque cet enfant de la rue du sceau de l'altérité: l'adolescent appartient à la partie septentrionale du Cameroun par opposition à celle du Sud Cameroun. Le *personnage nordiste* est opposé au *personnage sudiste* (Nordiste ≠ Nudiste) dans un espace qui leur est commun. Cette opposition est vice-versa. L'évocation de l'un marque le rejet systématique de l'autre. Cette antinomie résulte des barrières entre les espaces géographiques dont les habitants portent désormais les marques. Ils se refusent dans un espace social conçu sur des critères ou frontières géographiques. Patouki est donc rejeté à cause de son appartenance à un autre espace géographique qui se révèle en stigmat sociogéographique. La fonction principale de cette appellation péjorative est d'exclure l'individu nommé qui peut se construire une nouvelle identité sociale sur la base d'un repli identitaire.

Petit Jo est aussi victime de la stigmatisation. Lors d'une bagarre rangée, Man s'adresse à Petit Jo en ces termes [4]: « *– Toi, le bâtard, tu vas regretter d'être né ! « Bâtard » ! Man avait prononcé ce mot maléfique, celui qui faisait si mal à Petit Jo.* » (p.13). Ayant été abandonné par sa maman à l'hôpital CEBEC de Douala, Petit Jo est un mulâtre qui s'est retrouvé dans les rues après son renvoi du collège protestant de Ndoungué pour faute de pièce d'état civil. Son arrivée dans la rue est mal acceptée à cause de son teint et sa chevelure qui font de lui un être étranger. Ces signes particuliers explicitent son origine blanche. C'est pour cette raison que Man ainsi que sa bande le désignent par le terme « bâtard ». Ce dernier appartient au lexique péjoratif pour déprécier son statut social au sein de la société noire. Petit Jo vit avec ce stigmat dans les rues de Yaoundé. Son rejet des rues par la stigmatisation est le pire mal qui l'offusque. Chaque fois qu'il oit ce mot, il se rappelle toute sa vie d'enfant abandonné par ses parents irresponsables.

La stigmatisation est donc un moyen psychologique d'éconduire des individus identifiés par leurs traits particuliers ou spécifiques d'un groupe social ou d'une communauté. Dans les rues du corpus, ce sont les enfants de la rue qui en font usage dans le but de contrôler le territoire qu'ils fréquentent au quotidien. Chaque enfant ou bande d'enfants vivant dans les rues cherche à dominer le reste du groupe social. Ce comportement antisocial est passif dans la mesure où il n'emploie pas des moyens violents et brutaux comme les rafles et la torture.

3.3 LES RAFLES ET LA TORTURE

La rue présente l'image d'un espace où sévissent les rafles et la torture des enfants de la rue. Elle est un espace délétère pour leurs corps car des forces avilissantes et destructrices s'y construisent et s'y déploient à leur rencontre. Ces pratiques violentes participent de la restriction de l'épanouissement de certains des enfants de la rue si elles n'anéantissent pas d'autres. On observe dès lors de multiples violences physiques exercées sur leurs corps. Compte tenu de leur fragilité, ils ne parviennent pas à ménager leurs corps. Leur vécu dans cet espace public est réduit à une vie d'enfer. La souffrance physique devient leur lot commun et quotidien.

Les enfants de la rue sont sans cesse raflés par les forces de sécurité et battus par de tierces personnes. La rafle constitue et fonctionne comme un moyen d'exclusion des enfants de la rue de cet espace public jugé en insécurité. La police qui, dans sa fonction régalienne de protéger les personnes ainsi que leurs biens, ne manque pas de se mettre à la trousser des enfants de la rue qu'elle juge dangereux pour la société [5]:

Un après-midi alors que je poussais une brouette contenant des vivres, une grosse clameur attira mon attention. Des gosses du marché couraient dans tous les sens. Je vis deux policiers qui entraînaient un enfant appartenant à une autre bande que la nôtre. Le gosse s'agitait, essayant d'échapper à leur étreinte. J'entendis une femme crier:

Chef ! En voici un !

Elle me montrait du doigt. Un policier fendit la foule, bousculant tout sur son passage, en cherchant à m'atteindre. J'abandonnai la brouette de vivres et me mis à courir. Un autre policier à ma gauche, chercha à me contrer. Je leur glissais entre les doigts et fonçai, perdant au passage mes chaussures; et tout en courant, des questions assaillirent mon esprit: Que s'est-il passé ? Où sont mes amis ? (p. 92).

Dans ce discours de Patouki, on réalise que la police ne traque pas seulement les délinquants et les bandits. Elle traque aussi les innocents comme Patouki qui n'était qu'en train de transporter des vivres en contrepartie de quelques sous pour sa survie. D'après la police, les enfants de la rue sont des personnes dangereuses à ne pas perdre de vue. Ce préjugé guide ainsi les comportements spécifiques des policiers. La foule n'hésite pas à accuser faussement les adolescents de la rue et la police ne tarde pas non plus à employer des moyens répressifs sans restriction. C'est la raison pour laquelle ces adolescents, même innocents, ne sont pas épargnés de la hargne policière. La répression installe les enfants de la rue dans une panique perpétuelle et dans l'impasse [5]: « *La vie, pour qu'elle tienne, il faut que ça tourne. Nous sommes réduits à la misère et à l'angoisse des lendemains qui déchantent.* » (p. 108). Sous la pression de cette angoisse née de la répression, les enfants de la rue deviennent fuyards afin d'avoir une vie sauve.

De même dans *Petit Jo, enfant des rues*, la police organise une rafle des enfants de la rue dans la nuit [4]:

Soudain, trois coups de sifflets stridents déchirèrent la nuit: c'était l'alerte convenue pour annoncer la patrouille... En revanche, Petit Jo eut moins de chance. On se demanda ce qu'un petit comme lui faisait dehors à une heure aussi tardive. Un peu hâtivement, les policiers conclurent qu'il ne pouvait s'agir que d'un petit délinquant à l'affût d'un magasin à dévaliser. Menottes aux poings, on le poussa dans l'estafette, au milieu d'autres jeunes gens pris dans la même rafle. (p.129).

Comme dans le roman de G. Nana, la rafle de la police a toujours lieu dans un espace commercial, mais dans la nuit. Petit Jo, par son petit âge est pris dans le filet de la police comme un potentiel larron. Il est menotté et poussé dans le véhicule de la police pour une détention provisoire. Les menottes mises aux poignets de l'adolescent ne signifient rien d'autre que sa privation de liberté. Un fait est remarquable dans ce geste: c'est l'absence d'un interrogatoire. Petit Jo n'a pas été interrogé par la police qui tire à l'immédiat une conclusion qui le déclare suspect. Le corps de l'adolescent est un corps innocent, muet et inoffensif devant la répression policière. Son exclusion apparaît dans l'acte de sa mise en route pour une garde à vue dans la cellule du commissariat. Marie Morelle [2] notait déjà qu' « *À Yaoundé, les rafles débouchent souvent sur des détentions dans des postes de police ou en prison.* » (p. 243).

En dehors de la répression menée par les forces de sécurité, la rue se présente comme un espace où les enfants de la rue sont permanemment battus. Lorsqu'ils sont épargnés de la répression, ils sont torturés par des forces avilissantes. Ainsi, il s'établit entre eux un rapport de force duquel ils ne sortent jamais vainqueurs. C'est le cas de Patouki qui a été agressé et torturé dans la nuit par un gaillard [5]:

En quelques secondes, il me fouilla lui-même. Il retourna toutes mes poches, puis il m'envoya au sol d'un coup de poing. La lame de son couteau fendit l'air avec un bruit menaçant et il disparut dans la nuit.

Dans la ville, tout le monde savait que ce boulevard non éclairé devenait dangereux après le crépuscule: meurtre et agressions avaient fait de la zone un endroit à éviter le soir. Je savais que des bandes de jeunes y rôdaient, prêts à se jeter sur le passant assez imprudent qui s’y aventurerait à la tombée de la nuit. Je savais aussi que lorsque le gibier se faisait rare, ils se dévoraient entre eux, les plus forts s’attaquant aux plus faibles. Jusque-là, je n’avais jamais osé m’y aventurer. Essayant la sueur qui coulait sur mon visage, je rajustai ma chemise... (p. 29).

Patouki qui a pour demeure la rue, est exposé aux agressions des bandes criminelles qui opèrent sur des lieux stratégiques de la rue. Le manque d’éclairage de la ville dans son ensemble et particulièrement du boulevard favorise les agressions et Patouki en a bonne conscience. Le boulevard est présenté comme un endroit criminogène où les bandits, munis des armes blanches n’hésitent pas à tomber sur tout passager.

Le gaillard le saisit et l’assène de coups de poing pour le maîtriser afin de le dépouiller de son argent. Il profite de la fragilité de l’adolescent ainsi que de sa solitude pour commettre sa forfaiture: on le voit en train de retourner toutes les poches de Patouki. Il apparaît ainsi un déséquilibre physique entre les deux protagonistes. Patouki, qui est un enfant faible par la constitution biologique de son corps est opposé à un gaillard hargneux dont la maturation du corps est atteinte. Ce déséquilibre physique débouche par conséquent sur la victoire du plus fort sur le plus faible.

4 CONCLUSION

En définitive, les représentations sociales des rues dans les romans camerounais démontrent que les rues sont des micro-espaces publics et semi-privés qui font partie intégrante des espaces urbains où les enfants de la rue subissent des comportements antisociaux. Les rues ne sont pas matériellement délimitables dans l’espace urbain. Elles sont des lieux fréquentés par les populations urbaines, péri-urbaines appartenant aux différents groupes sociaux. Mais la cohabitation entre ces groupes sociaux n’est pas toujours pacifique. Elle est émaillée de conflits sociaux qui font des rues des espaces sociaux moins providentiels pour les personnes vulnérables, notamment les enfants des rues. Le vécu de ces derniers dans les rues fait d’eux des marges sociales car ils y sont victimes des sociopathies qui empêchent leur développement social. Nous concluons avec Marie Morelle [2] que les relations sociales ne se projettent pas simplement dans l’espace, mais produisent ou détournent un espace, alors révélateur des interactions et des tensions qui traversent une société donnée, quand il n’accentue pas la marginalité du groupe ou de l’individu. (p. 23).

REFERENCES:

- [1] Montandon, Alain, « Sociopoétique », dans Sociopoétique; Mythes, contes, et sociopoétique, 2016, [En ligne] Disponible: <http://sociopoétiques.univ-bpclermont.fr/mythes-contes-et-sociopoétique/sociopoétiques/sociopoétique>, (2016).
- [2] Morelle, Marie, La rue des enfants, enfants de la rue: Yaoundé et Antananarivo, Paris, CNRS Éditions, 2007.
- [3] Fleury, Antoine, « La rue: un objet géographique ? », Revue de Sciences humaines, pp. 33-44, 2006, [En ligne] Disponible: <http://journals.openedition.org/traces/3133>; DOI: <http://doi.org/10.4000/traces.3133>.
- [4] Mpoudi Ngollé, Evelyne, Petit Jo, enfant des rues, Paris, Edicef, 2009.
- [5] Nana, Guillaume, Le cri muet, Yaoundé, CLE, 2017.
- [6] Honneth, Axel, La société du mépris. Vers une nouvelle théorie critique, Paris, Éditions La découverte, Collection « Armillaire », 2006.
- [7] Vienne, Philippe, « Au-delà du stigmate: la stigmatisation comme outil conceptuel critique des interactions et des jugements scolaires », Éducation et société, n° 13, pp. 177-192, 2004 [En ligne] Disponible: <https://www.cairn.info/revue-education-et-societes-2004-1-page-177.htm> DOI 10.3917/es.013.0177.
- [8] Goffman, Erving, Stigmate, Les usages sociaux, Paris, Minuit, 1975.